

Les grandes figures combières d'autrefois – 86 – Louis Rochat Pantalon, paysan et amodiateur (19 janvier 1852- 1945)

Nous considérons Louis Rochat Pantalon, Charles-Louis à l'état-civil, comme le plus parfait représentant de la famille Pantalon des Charbonnières. L'histoire de sa vie, comme celle de sa famille en général, encore qu'ici nous ne ferons que de l'égratigner, se déclinera en plusieurs volets, dont les quatre premiers :

1o Ceux du Vieux Cabaret ou les Pantalons

2o Construire un chalet

3o En promenade avec Louis Rochat du Vieux-Cabaret

4o On boit le thé au Vieux-Cabaret.

5o Trajectoire de Charles-Louis Rochat Pantalon, dit Louis du Vieux Cabaret.

Il n'échappera à personne que nous avons une amitié toute particulière pour cette famille dont il nous aurait même plus d'être aujourd'hui un représentant ! A défaut nous reviendrons souvent sur son beau passé, pour découvrir et retrouver un pan particulier qui puisse nous faire retrouver les belles heures d'autrefois.

Car il faut le reconnaître, cette famille, devenue peu ambitieuse avec le temps, Louis Rochat était même signalé comme rentier sauf erreur dans l'IV, n'avait plus d'autres ambitions sur le tard, que de bien vivre. Encore faut-il se comprendre sur les termes. Car aller vers une forme de déchéance, pour les derniers propriétaires de la maison, restés célibataire, Emile et Jeanne, est-ce finalement un but, et n'y a-t-il pas souffrance à sentir que peut-être toute une histoire va s'éteindre avec soi, sans qu'il n'y ait plus possibilité de reprise ?

Petit miracle, les propriétaires actuels de la maison, sont de la lignée des Pantalons et sauront donner un avenir à cette belle maison.

Pour le domaine, ma foi, il faut l'admettre, Emile, pour subvenir à ses besoins, l'avait vendu dans son intégralité, hormis le champ qu'il y a entre le Vieux-Cabaret et le collège, plus sacré que la Place Vendôme ! Un domaine où avait figuré le Bugon que notre père Gaston Rochat avait acheté avant même la réunion parcellaire de 1960. Les deux hommes se connaissaient bien, Emile n'étant qu'à deux pas de la laiterie qu'il fréquentait souvent. On se souvient de sa présence parfois un peu insistante, alors qu'il tenait véritablement la jambe à mon mère. Mais celui-ci, avec cette perspective de lui racheter un bout de champ, et il faudrait y mettre le prix, pas de cadeau, et ça se comprend, il avait besoin de ces rentrées pour vivre, savait se montrer conciliant et acceptait en conséquence la conversation languissante de cet homme qui sentait bon le vieux et les vieilles maisons, odeur que je n'oublie ni ne pourrai jamais oublier.

1o **Ceux du Vieux-Cabaret ou les Pantalons**

Une étude sur les gens de la Cornaz et de leurs descendants nous permet de découvrir, décédé en 1804, Abram Isaac Jacob Rochat. Celui-ci est père de Louis Siméon Rochat, aubergiste, qui épousera Marie-Anne fille de Rodolphe Rochat dit Rodo, de l'Epine-Dessus.

Louis Siméon Rochat est le premier, si l'on peut dire, d'une descendance qui portera le nom de Pantalons. Il fut donc originaire de la Cornaz et ne descendit au village que pour prendre place dans la maison que son père racheta d'Abram Isaac Rochat du Lieu, anciennement aux Charbonnières. Cette maison, qui portera le nom de Vieux Cabaret après qu'elle ait servi comme tel une partie du XIX^{ème} siècle, avait été construite en 1691, date de l'incendie des archives du Lieu. Une pierre porte cette date que l'on trouve à l'angle nord-ouest, juste sous le toit.

On ignore ce que faisait ce précédent propriétaire alors qu'il résidait encore aux Charbonnières. Il vendit probablement parce qu'il n'eut pas de descendance tandis qu'il partit habiter le Lieu avec son épouse.

Selon le cadastre, la maison est au nom de Louis (Siméon) feu Jacob (Abram Isaac Jacob) en 1814. Elle reste cependant en indivision.

La maison, en 1837, est dite de plus de 60 ans. Sachant qu'elle est en réalité de 1691, voir pierre gravée dans l'angle ouest au niveau du toit, on ne saurait donc attribuer à ces dates, en général, qu'une valeur relative. Il est possible cependant que la maison ait subi d'importante modification tel qu'il est dit, soit vers 1777, pas loin de trois quarts de siècle à sa construction faite par un Rochat aux initiales IR, qui pourrait être soit Isaac Rochat le tailleur, soit Isaac Rochat l'un des fils de Gédéon Rochat cité en 1674.

Notons en passant que la partie de bise du Vieux-Cabaret qui possède une histoire différente de la partie à vent, était possédée en 1812 par Moïse feu Jaques David Rochat. En 1837 elle l'est par Jaques-Elie Rochat feu Louis assesseur qui la vend à Armand Auguste Rochat qui la vend à son tour, le 24 II 1860 et pour un montant de 4000.-. Celui-ci la gardera jusqu'à son décès en 1901, héritée par ses hoirs qui la revendent le 27 avril 1812 à Arthur Robert Rochat – de la famille des Pantalons voisine –, personnage bien connu du village dit familièrement Flaubert, petit agriculteur, monteurs de boîtes à domicile, concierge de l'église et sonneur de cloches, ayant marié Aline Rochat de l'Epine-dessus de vent. La maison passera ensuite entre les mains de Emile Rochat dit Millet, frère d'Aline, de Séraphin Angéloz puis de Maurice son fils, pour être aujourd'hui possédée par Arnaud Todeschini.

La maison est dite de plus de 50 ans en 1837, avec les mêmes remarques que ci-dessus.

L'amodiation du cabaret, c'est-à-dire droit de vendre vin et autres denrées – le cabaret put ainsi se trouver en différentes maisons du village – échut à Louis

(Siméon) Rochat en 1826 d'après les procès-verbaux du village. Désormais la famille gardera l'amodiation pendant l'essentiel du XIX^e siècle, et cela jusque dans les années 1880 où l'on cesse de tenir boutique au profit d'établissements qui sont le Cygne et le Café vaudois.

Louis Siméon, selon l'arbre généalogique Louis-Lucien-Assimacopoulos, eut deux fils, Charles Edouard, lui aussi aubergiste mais en d'autres lieux, né en 1809, resté célibataire, et Charles dit Louis Pantalon, né en 1812, qui épousa Julie Suzanne Rochat, fille de Moïse Rochat, sa cousine germaine.

La maison, soit le Vieux-Cabaret, selon GEB 141/2 des Archives cantonales vaudoises, est possédée en 1837 par Louis-Siméon Rochat, aubergiste. La bâtisse comprend grange et écurie. On lui attribue une ancienneté de 60 ans – alors qu'en réalité elle en a 146 –. On estime la maison à 3800.- Ce bâtiment comprend alors un rez-de-chaussée et une grande antichambre, deux chambres un grenier à l'étage ; bonne charpente, distribution assez médiocre, pièces trop grandes, bon sol, bonne exposition. Dans la valeur locative, précise-t-on encore, on n'a pas compris un droit d'auberge appartenant à la commune qui s'exerce actuellement sur cette maison.

En réalité, ce droit d'auberge, la taxe pourrait-on dire, appartient en indivision, entre la commune et le village, chacun pour moitié.

L'un des deux fils de Louis-Siméon Rochat, Charles dit Louis Pantalon, pourrait bien avoir été le premier de la famille à avoir porté le nom de Pantalon. Pour le simple fait, raconte la légende ou la tradition populaire, qu'il fut le premier au village à utiliser ce genre de vêtement.

Le pantalon fut probablement introduit à la Vallée de Joux dès le début du XIX^e siècle. Voici ce qu'en dit Auguste Piguet¹ :

« La Vallée mise au courant par ses négociants trafiquants avec la place de Paris, ne tarda guère à se conformer aux modes vestimentaires de la capitale. En 1800 déjà (registre des pauvres du Chenit) il est question d'un pantalon fourni à un miséreux. Les réfractaires ne manquèrent pas, surtout parmi les gens d'âge. Une tradition de famille veut qu'un arrière-grand-père soit demeuré fidèle jusqu'au bout (1830) à son justaucorps mordoré, à ses culottes et à sa « cadenette ».

Ces pantalons de la première époque dits à braiyète comportaient une petite porte carrée sur le devant. Un système de boutons et de boutonnières permettait d'abaisser ou de relever le « brelieu » à volonté. Ce dernier terme s'appliquait pareillement aux portes des crèches se rabattant de haut en bas sur la grange ».

Les Pantalons étaient donc dans le vent à l'époque !

Si l'on considère finalement que Louis Pantalon naquit en 1812, donc qu'il n'aurait guère put porter de pantalons avant 1820-1825, on peut plutôt penser que ce fut son père le premier qui adopta ce nouvel attribut vestimentaire. Il n'est pas certain que le mystère puisse être résolu.

¹ Auguste Piguet, vieux métiers de la Vallée de Joux, nourriture, habillement, Le Pèlerin 1999

Lors de l'établissement du nouveau cadastre de la commune du Lieu en 1872-1874, la maison et domaine sont propriété de Charles-Louis et Charles-Edouard feu Louis Siméon.

Charles-Louis eut trois enfants, Charles-Louis Rochat municipal, que l'on retrouvera plus bas, Bertha Rochat qui épousa Ami Meylan de l'Orient, et Lina Rosalie qui maria Emile Meylan du Lieu.

Selon l'état-civil, Charles-Louis fils de Louis (Siméon) Rochat et de Marianne née Rochat, veuf de Suzanne Julie née Rochat, décéda le 7 septembre 1901 à une heure du matin. Il était né précisément le 22 janvier 1812. C'est le plus ancien de la famille à nous avoir laissé sa photo.



On le voit ici assis sous le néveau arrière. Nous sommes aux environs de 1890. Notre personnage apparaît un peu emprunté, chapeau de paille à la main. Probable qu'on a dû le forcer un peu pour prendre place devant le photographe. Il l'a néanmoins fait et cela pour notre plus grande satisfaction. Derrière lui, à gauche, l'un de ses petits-fils qui n'est pas loin de se moquer de son grand-père, ce peut-être Louis ou Albert, et à droite, assis sur le banc, le dos adossé à la porte de grange, son fils Charles-Louis municipal.

Ce dernier était né en 1852. Il épousa J.J. Louise Elise Rochat du Pont dite Jenny. Le couple eut sept enfants, soit : Louis , né en 1875, Jeanne Berthe jumelle avec Albert, nés en 1880, Alice Rosalie née en 1881, Marthe en 1883,

Emile en 1884, et Robert dit Flaubert, le dernier, né en 1887. Robert fut l'oncle du soussigné qui le connut en tant que monteurs de boîtes à vacherin et concierge de l'église où il allait sonner les cloches le dimanche.

Charles-Louis municipal, dit aussi simplement Louis, ne connut guère que la fin de l'auberge qu'il délaissa probablement lui-même au profit de son train de campagne. Ce fut lui entre autre qui construisit le chalet de la Cerniaz sur ce qui avait été les anciens communs de la Cornaz qu'il avait pu hériter et racheter. Montagne à laquelle il rajouta les parcelles de pâturage qu'il possédait déjà à la Grand Côte, sur les Grands Billards. La tenue de cet alpage fut une belle aventure. Il n'était pas rare que la famille toute entière s'y retrouve pour passer de belles après-midi de dimanche.

Cette fin de XIXe siècle en somme est l'âge d'or de la famille Pantalón, nombreuse et avec de fort jolies filles dont Jeanne et Alice que l'on découvre au haut de la page suivante, Jeanne à droite et Alice à gauche.

Les enfants grandissent et quittent le nid familial et s'en vont leur destin que nous retraçons en quelques mots ici.

Louis épouse Alice. Deux filles, Blanche et Liliane.

Albert, qui fut entre autres professions laitier au Pont, épouse la belle Elisabeth de Ballaigues. Deux fils, Albert et Olivier, bientôt propriétaires de la Cerniaz.

Alice épouse Frédéric Monnier. Le couple eut deux filles, Hélène et Violette, et un fils David. Les deux sœurs reprendront un jour, en 1964, la maison familiale à la mort de leur oncle Emile resté garçon.

Violette épouse Gaston Décombaz.

Hélène épouse Georges Cosendai. Un fils aussi nommé Georges, épouse Monique née Graber. Une fille, Laurence. Epouse Dominique Kneuss, deux enfants.

Quant à Marthe, elle se marie avec Charles Aubert, au début instituteur à Croy puis à Vallorbe. Un fils aussi appelé Charles.

Robert épouse Aline de l'Epine-dessus. Deux enfants, Renée et Jean-Robert.

Les deux derniers des sept, Jeanne et Emile, restent à la ferme familiale avec leur père Louis. Ils vieillissent en silence mais constituent aussi des personnages incontournables de notre enfance.

Alors Louis, le père, est décédé depuis longtemps. Ne demeurent plus dans la grande bâtisse que Jeanne et Emile dit Femil. Nous les apercevons depuis la cours de l'école vaquer à quelques travaux sans grande importance autour de la maison. Nous allons leur rendre visite à l'occasion de la collecte Pestalozzi. On s'enfonce dans le corridor de l'immense et large bâtiment comme dans une grotte. La lumière, s'il y en a une, est faible. Au milieu, quand vous prenez à droite, vous trouvez la porte vitrée de la cuisine, tout ça dans une pénombre pouvant vous faire croire qu'ici vous êtes hors du monde. Vous frappez. On vous ouvre. Ils sont là, les deux vieux, elle et lui, dans leur cuisine sombre, à cause du grand marronnier qu'il y a juste devant la fenêtre et qui mange la

lumière. A cause aussi qu'elle est enterrée. Et ils vous donnent 1.-, chiffre que l'on inscrit au crayon sur la feuille des souscriptions. Mais en même temps, ils ne sont pas hors du temps, les deux vieux, ils veulent savoir ce qui se passe au village. Pour moi, ils me connaissent, puisque je suis leur presque voisin, mais alors mon compagnon de collecte, qui est-il ? Ils connaissent beaucoup de choses, et cela nous intrigue. Parce qu'ici, hors du monde, nous aurions tendance à croire que les nouvelles n'y parviennent pas, que ces murs, que cette semi-obscurité crée une barrière que rien ne peut franchir. Et pourtant ils savent, car ils lisent les journaux et se tiennent au courant d'autres manières. Nous n'avons pas peur. La maison sent le vieux et les vieux. Elle a cette odeur si particulière que nous retrouvons à chaque fois que nous y pénétrons. Il y a le plot sur lequel on fait le petit bois, il y a le fourneau, il y a la fenêtre par laquelle on voit le collège si proche. Et qui nous apparaît un peu étrange, vu d'ici. C'est donc dans cette grande bâtisse pleine de fenêtre que nous passons l'essentiel de nos journées avec Pompon, le régent ?

Il y a le champ devant la fenêtre de la cuisine, au-delà du gros marronnier. Il y a que maintenant, nous reprenons notre feuille que Femil a signée pour aller à d'autres maisons, moins sombres, moins profondes, mais qui aussi, en comparaison de celle-ci, ne recèlent aucun mystère.

J'ai surtout connu Emile à la laiterie où il venait souvent faire la conversation à mon père qui était pour lui, dernier Pantalon au village, l'une des rares personnes avec laquelle il pouvait encore discuter de ces choses que l'on raconte sans que cela n'ait aucune importance. Il se tenait près de la chaudière, toujours dans ses habits noirs ou gris, une vareuse usée au col, de laquelle émergeait son cou maigre, avec les tendons qui ressortent. Il avançait la tête en parlant et faisait hum, hum. Mon père répondait toujours, mais parfois on sentait dans son ton que l'homme, pour finir, le fatiguait. C'est qu'il avait son ouvrage, lui, sangler ses vacherins en particulier, tandis que l'autre n'avait rien à faire, qu'à laisser couler le temps. Car rien ne l'attendait, maintenant qu'il avait délaissé son petit domaine, qu'il avait vendu sa dernière vache, qu'il louait ses champs ou même, pour pouvoir tourner, lui et sa sœur, les vendait les uns après les autres. Et au bon prix, je vous l'assure. Il était au courant de leur valeur. Il ne les donnait pas.

Ainsi il grignotait le patrimoine. Ainsi, au village, il n'y aurait pas de retour en arrière pour la famille Pantalon.

Jeanne, nous lui disions la Jeanne, la Jeanne au chapeau jaune, à cause d'un couvre-chef de telle couleur, assurément de paille et du début du siècle dont elle s'affublait quand elle faisait le tour de la maison et que le soleil cognait, mourut. Ce fut en 1963.

En conséquence Emile resta seul dans la grande maison. Et c'est alors qu'un an plus tard, en 1964, le Cygne brûla. Le Vieux Cabaret, partie de bise, manqua d'y passer. Dans un tel sinistre toute la maison, bise et vent, eut disparu. Les mauvaises langues et les pauvres gens sans culture, pensèrent que cela aurait été

un bien, que l'on aurait pu reconstruire à neuf. Emile mourut peu après. Nous pensâmes alors qu'il avait été si traumatisé par ce sinistre, la peur que sa maison ne vienne à disparaître, que sa santé en avait été affectée au point qu'il décède. Selon sa nièce Violette, il n'en fut rien, et le décès ne survint que pour des causes extérieures à cet événement.

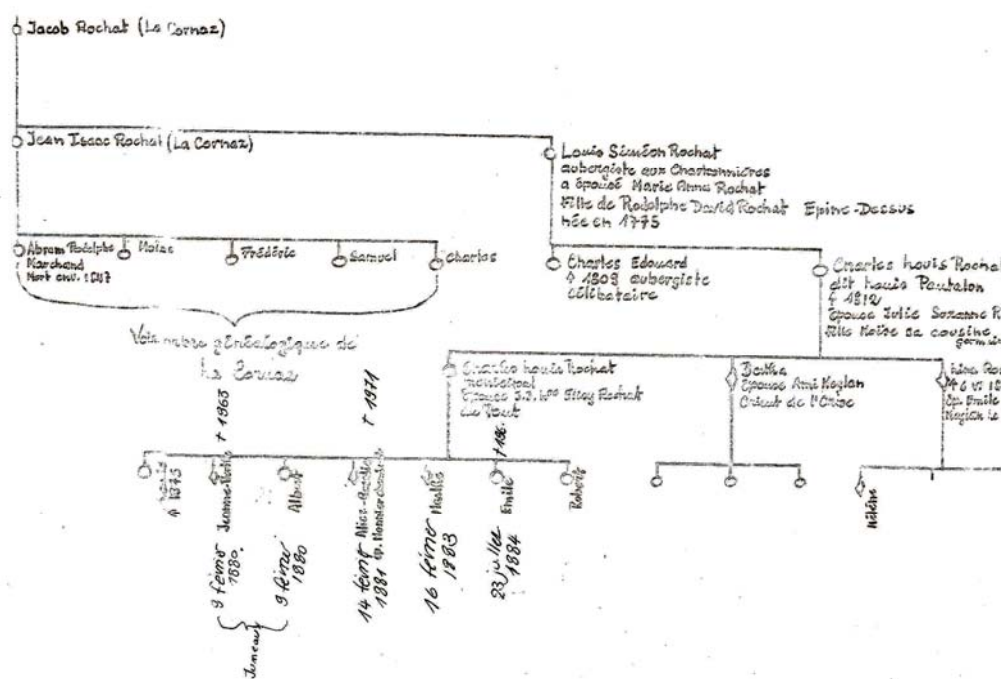
Ses deux nièces héritèrent de la maison.

Nous ne les connûmes que plus tard, qui nous la firent visiter. Elle avait repris vie. Nous avons retrouvé le salon de l'étage où la belle liseuse de Fragonard nous saluait. Nous buvions la vodka avec Gaston qui en avait fait sa boisson préférée fétiche. Le fond du verre, lui disions-nous. Il le remplissait aux trois quarts ! Et nous parlions des vieilles choses de la maison et du village, et nous discutions sur ces gens que nous révélaient les photos d'un gros album qui nous fut prêté pour copies. Et tous ces personnages nous les connaissions parce que nous nous intéressions depuis toujours à ce passé. Et nous étions précisément dans cette pièce où Jeanne faisait du piano et Louis son père jouait du violon, musicien éclairé qui par ailleurs fut directeur de la Lyre, une chorale du village dont l'existence est connue à la fin du XIXe siècle. On remontait dans le temps. On était hors du temps. Et l'on était bien.

Le temps a certes passé. Des départs ont eu lieu. Vous fêtez aujourd'hui l'anniversaire exceptionnel de votre tante Violette dont on ne saurait oublier l'accueil dans le sourire ni cette poignée de main solide et longue qui vous faisait comprendre qu'ici vous étiez le bienvenu. Vous êtes nos voisins, disait-elle, et le soir, d'ici, on aperçoit la lumière à la fenêtre de votre cuisine. Comme nous aussi nous apercevions de la lumière aux fenêtres de la maison, cette grande façade à vent, et qu'ainsi nous savions que le Vieux-Cabaret était habité.



Que l'on a déjà rencontrée à deux reprises. Habitant le Vieux Cabaret avec pour derniers descendants directs Jeanne et Emile, restés célibataires. Maison possédée actuellement par Laurence Kneuss, descendante indirecte de la famille Pantalon.





L'ancêtre, Charles Louis dit Louis Pantalon, né en 1812



La belle famille de son fils Charles Louis, avec son épouse Jenny et les enfants, de gauche à droite : Marthe – Alice – Jeanne – Albert – Louis. La photo est de 1883-1884.



La première photo d'Emile dit Femil, possesseur d'un appareil photographique. Nous sommes avant 1900. Voici Marthe – Albert – Jenny – Alice – Jeanne.



Alice et Jeanne, des jeunes filles d'une beauté fulgurante



Cette vieille et honorable bâtisse est sise quelques dizaines de mètres en contrebas du collège et sa construction date de 1691. Agée de 300 ans, la vieille dame se porte comme un charme et cette commémoration méritait bien une petite fête. D'autant plus que, si les murs avaient des oreilles, ils nous affirmeraient certainement qu'ils sont parmi les plus antiques encore «en vie» dans la contrée. A titre informatif, rappelons que la plus ancienne demeure de la Vallée est la Grand-Sagne, érigée en 1676.

★ ★ ★

Les fêrus d'histoire ne se sont pas encore penchés sur les mystères et la vie évolutive de cette maison. Aussi convient-il de se montrer prudent, histoire... de ne pas vous en raconter ! Il y a longtemps, la traversée du village s'effectuait par le Crêt-Dupuis, la route versant nord n'existant pas.

Apparemment, cette construction fondée... sans fondations, se révèle avoir été le premier café des Charbonnières, à l'enseigne de «la Croix-Blanche», rebaptisée ultérieurement «le Vieux Cabaret». En fait, ce bistrot servait à boire, vendait du vin, de la viande, du fromage et d'autres produits de première nécessité. A l'époque, les achats se réglaient en Batz, domination bernoise aidant.

★ ★ ★

Les dates relatives au début de l'exploitation sont peu aisées à établir. Il apparaît néanmoins que le premier tenancier aurait répondu au patronyme très local

de Louis-Siméon Rochat, né en 1769. Aussi peut-on situer l'ouverture de cette défunte institution à l'aube du 19^e siècle. Le fils du susdit, Charles-Louis Rochat 1, plus connu sous le surnom de «Pantalon», qu'il imprima durablement sur le bas de l'anatomie de sa famille, s'unit à son épouse pour engendrer un CH-L. Rochat 2, lequel fut pour une moitié responsable de la naissance du célèbre «Fémil», alias Emile Rochat. Entre-temps, le «Vieux Cabaret» ferma ses portes dans les années 1880.

L'anecdote susurre que l'origine du vocable de «Pantalon» tiendrait au fait que celui qui en fut affublé aurait été le premier à les faire découvrir aux Combiens. Une certitude, sous forme de trait d'humour : la chanson préférée de cet homme s'intitulait «Caresses». Celle-ci engendra le jeu de mots connu de moult personnes : «Caresse le morceau de Pantalon» ! Sans commentaires....

★ ★ ★

«Fémil» légua la maison à ses deux nièces, Violette et Hélène nées Monnier. Lesquelles transmirent le témoin à Georges Cosandai et à Bernadette Brunner, actuels propriétaires. Imaginons la suite du scénario : la fille de Georges, Laurence, qui fêtait ses 20 ans, en même temps que la bâtisse ses 300 ans, reprendra vraisemblablement le flambeau. Vous avez saisi les rebondissements essentiels de cette histoire ? En cas de réponse négative, ce serait fort de «café», dixit «le Vieux Cabaret» !

JP Bolomey



FAVJ du 5.11. 1991